

2^{èmes}
RENCONTRES
INTERNATIONALES
DES CINÉMAS ARABES



اليومية

8-13 avril 2014
MARSEILLE

LE QUOTIDIEN

N° 5 samedi 12 avril 2014



Révolution Zendj, de Tariq Tegua UN ANARCHISME LÉGENDAIRE

PAR SAAD CHAKALI

L'affolement de toutes les boussoles existantes, voilà ce que vise *Révolution Zendj* dans la souveraineté d'un geste cinématographique radicalisant la puissance de déterritorialisation à l'œuvre dans les deux précédents longs-métrages du cinéaste algérien, *Rome plutôt que vous* (2006) et *Inland - Gabbla* (2008). D'une part, le film organise l'affolement de la boussole interne du spectateur en ce que la dissémination aux quatre vents de sa matière narrative propose un poudroïement de points de connexion dans l'éloignement relatif desquels s'expose souverainement la force hallucinante et tellurique des plans. D'autre part, cette dynamique narrative de ventilation induit l'affolement des boussoles externes de la géographie et de la géopolitique au nom de l'affirmation politique d'une condition nomadique et exilique suffisamment générique pour donner à voir dans les intervalles de la mondialisation du capital la puissance contestataire des peuples.

Ainsi, un journaliste algérien au travail d'une enquête portant sur la révolte des esclaves noirs contre le pouvoir abbasside dans le sud de l'Irak entre 869 et 883 entreprend un voyage démarrant dans la région algérienne du M'zab alors électrisée par des émeutes pour aller ensuite en direction de Beyrouth après la seconde offensive israélienne de 2006, avant d'atteindre Bassorah détruite par deux guerres étasuniennes livrées successivement en Irak. Ainsi, une étudiante palestinienne qui vit en Grèce parmi les étudiants et

anarchistes insurgés contre la mainmise des banques sur les richesses du pays voudrait retourner en Palestine occupée en passant par Beyrouth et le souvenir brûlant des massacres de Sabra et Chatila en 1982, pour finalement échouer et revenir à Athènes alors sous le feu de nouveaux affrontements entre la jeunesse en révolte et la police. Ainsi, un groupe de capitalistes étasuniens imaginant de construire sur les ruines fumantes de Bassorah un complexe commercial sur le modèle de Disneyland et Babylone retourne à New York après avoir été délestés à Beyrouth de leurs valises de dollars par le journaliste alors épris de l'étudiante. C'est que la puissance de déterritorialisation se comprend dans *Révolution Zendj* comme une esthétique de la désorientation au nom de laquelle la vision hallucinée d'un autre Orient arrache à la désertification grandissante du monde la multiplicité parcellaire d'oasis riches en potentiel libertaire.

La désorientation du spectateur sera donc l'épreuve à relever afin de découvrir, halluciné, l'aveuglant soleil en train de se lever des peuples en lutte contre les pouvoirs qui les assignent à résidence à l'intérieur des frontières étatiques-nationales ou qui les attrapent dans le filet transnational du capital. Contre le pouvoir de réification des cartes et des histoires dressées ou racontées dans la seule perspective des vainqueurs, Tariq Tegua aura mis au point durant trois années une ample machine cinématographique susceptible de cartographier des lignes de fuite (dont les nœuds se nomment ici Beyrouth ou Bassorah réinventée en Égypte) au croisement de lignes de faille des affrontements d'avant-hier (les Zenj), d'hier (les Palestiniens des camps de Sabra et

La désorientation du spectateur sera donc l'épreuve à relever afin de découvrir, halluciné, l'aveuglant soleil en train de se lever des peuples en lutte contre les pouvoirs qui les assignent à résidence à l'intérieur des frontières étatiques-nationales ou qui les attrapent dans le filet transnational du capital.

Chatila) et d'aujourd'hui (les émeutiers du M'zab comme d'Athènes).

En filmant pendant 135 minutes la quête homérique d'un homme et d'une femme dont la singularité quelconque consiste à partir d'ici pour aller voir ailleurs s'ils n'y sont pas aussi, le cinéaste arrive alors à faire glisser son film le long de plaques tectoniques qui, telles des toiles de Mark Rothko, attestent d'une dérive des continents non-réductible à la mobilité du capital comme au morcellement communautariste des vieux États-Nations. Ces nouveaux « exotes » (Victor Segalen) figureraient dans le film de Tariq Tegua une singulière mobilité qui, sachant triompher des alibis exotiques et touristiques de l'utopie capitaliste, se comprendrait comme « exterritorialité » (Siegfried Kracauer). Autrement dit, c'est l'affirmation libertaire d'une puissance

du dehors qui, bifurquant tel le Z de Zendj entre la voix de Nico et une lecture de René Schérer, une projection de *Ici et ailleurs* (1974) de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville et la référence aux mythes littéraires du Snark ou de Moby Dick, un rock de Godspeed You ! Black Emperor et la mise en scène théâtrale de *Mobile* (1962) de Michel Butor, rendrait justice à un anarchisme légendaire faisant cristalliser, au milieu du désert idéologique de la postmodernité, les roses des sables des résistances actuelles comme inactuelles. Au nom d'une désorientation conduisant à cette éblouissante cristallisation, il faudra célébrer l'archéologie du présent de *Révolution Zendj* comme la preuve qu'il est exemplairement notre contemporain.

Samedi 12, Villa Méditerranée, 20h

Dimanche 13, Villa Méditerranée, 11h

WWW - What a Wonderful World, de Faouzi Bensaïdi

LE DÉTOURNEMENT COMME RUPTURE

Cela commence par un générique à la James Bond des années 60. L'énigmatique tueur à gages incarné par le réalisateur lui-même nous entraînera dans une multitude de références cinématographiques puisées dans le cinéma mondial et une imagerie moderniste, une volonté référentielle dont les codes sont reconnaissables par ceux



qui aujourd'hui peuplent les villes du Maroc ou d'ailleurs. *WWW - What a Wonderful World* s'affiche ainsi propre à déranger ceux qui enferment les films du Sud dans une pensée identitaire.

Cette rupture est nécessaire pour pouvoir penser le monde et le titre du film n'en est que plus programmatique, face au paradis artificiel de l'internet et de la consommation à outrance. Comment se dire son amour au pays des portables et des ordinateurs ? Ce tueur à gages est amoureux et dévoile des trésors de poésie pour le manifester malgré son personnage distancié. Buster Keaton des grands immeubles, clown triste qui n'hésitera pas à plonger dans le burlesque en se déguisant en femme pour échapper à la police, Faouzi Bensaïdi alias Kamel le tueur se déjante en tous sens pour

Par Olivier Barlet, *Africultures*

signifier son amour fou à Kenza (magnifique Nezha Rahil, également sa femme dans la vraie vie), elle qui n'est d'abord que la fascination d'une voix dans le portable, et qui se révèle être flic au rond-point du centre-ville. Elle mène la chorégraphie des voitures autant que la carte du tendre et Kamel n'aura pas la tâche facile, sans compter que le hacker Hicham sème le désordre dans ses engagements de tueur.

Comme dans le gangsta rap, le sexe et la mort s'entremêlent en lumières froides. La nuit s'éclaire d'enseignes lumineuses détournées, au diapason de ce pays qui s'approprie le monde avec ses propres moyens. Bensaïdi détourne le cinéma, recycle Almodovar, Jarmush (les travellings de *Down by Law*), Murnau (*Nosferatu*), Tati (*Playtime*), Fellini (*Amarcord*) ou Arthur Penn (*Bonnie and Clyde*), et bien sûr Orson Welles, son modèle, mais aussi le music-hall et la comédie musicale, le dessin animé, le polar, le cinéma indien, le cinéma muet, le burlesque, etc. Bref, il s'amuse. Les écrans d'ordinateurs et de portables s'interchangent avec l'écran de cinéma et la présentation de Hicham invitera à visiter son site ! Pure fantaisie ? Pas si sûr ! S'il provoque les perspectives et intègre les nouveaux espaces de représentation, c'est pour développer un nouveau bréviaire esthétique où le bizarre et l'étrangeté surplombent les rassurantes normes anciennes. Car c'est bien de détournement qu'il s'agit : il est urgent de repenser la modernité africaine si l'on veut échapper au pur mimétisme, mais sans s'isoler du monde, en s'appropriant ses références pour servir l'essentielle représentation du tragique, la réalité devant être sans arrêt rappelée. L'émerveillement devant le bateau d'*Amarcord* n'est plus de mise lorsque ce sont des brûleurs qu'il manque de renverser ! Car Hicham rêvait de faire le pas, de quitter le handicap du Sud pour tenter sa chance là où naissent les chimères.

C'est cet ancrage qui évite le bricolage : le film se fait métaphore de la réalité moderne, c'est ainsi que son imagerie trouve son sens, à la croisée de l'inconscient et du désir tout autant que du regard sans illusion sur le monde urbain. Comme pouvait l'être *The World* du Chinois Jia Zhang Ke, le Casablanca de Bensaïdi est un parc miniature de notre monde en devenir où se jouent sous l'œil des caméras de surveillance des complots inédits. Les tours du *Twin Center* de Casa sont attaquées

par des avions en papier : le film flirte avec la parodie pour explorer les ambivalences du siècle débutant.

C'est sur écran large que Bensaïdi cuisine les répétitions, les signes et les effets, chorégraphiant à plaisir les flux de la ville comme ceux du cœur. Ce feu d'artifice formaliste ne manque pas de beauté, mais par sa science du détournement et la provocation de ses choix esthétiques, il est plus encore : un manifeste de cinéma.

Samedi 12, MuCEM, 20h

The immortal Sergeant, de Ziad Kalthoum

UN DOCUMENTAIRE À L'OMBRE DE LA FICTION ET DE MOHAMAD MALAS

Par Insaf Machta

Au commencement : des images chaotiques dont on ignore l'origine. Tout porte à croire qu'elles sont prises clandestinement avec un téléphone portable qu'on promène dans des bâtiments déserts recouverts de slogans pro régime ou alors tout au long d'un trajet fait alternativement à pied et en voiture. L'identité de celui qui laisse errer sa « caméra » au hasard de son parcours nous est inconnue mais nous avons un faible indice : on voit les pieds qui avancent et le bas d'un pantalon de militaire. La réponse nous est donnée à la fin du film : le personnage du réalisateur se présente comme un déserteur de l'armée arabe syrienne qui n'a pas voulu rejoindre l'armée syrienne libre mais qui a décidé de promener sa caméra au long d'un chemin.

En réalité, ce personnage ne s'improvise pas cinéaste comme le laisse entendre la révélation finale et qui sert de prétexte, en partie fictif, au documentaire : il l'est déjà et ne porte l'uniforme que parce qu'il faisait son service militaire. Sur le trajet, il reçoit un coup de fil de quelqu'un qui est sur un tournage (on ne voit toujours pas son visage) et on passe quasiment sans transition des images chaotiques du début et volontairement filmées comme si elles l'avaient été clandestinement (deuxième fiction du documentaire ?) aux images d'un tournage réel : les premiers visages filmés sont ceux des membres de l'équipe. Celui qui est derrière la caméra s'en approche en marchant et il est d'emblée embarqué dans le tournage. Et nous voilà au cœur d'une autre tourmente : comment filmer en pleine guerre ?

Le film de Ziad Kalthoum peut être appréhendé à la fois comme un making off mais aussi comme un documentaire sur le tournage d'un film de Mohamad Malas qui se déploie dans des lieux épargnés par le conflit mais qui sont constamment sous la menace : des avions sillonnent le ciel et on entend au loin des bruits d'explosions. Le documentaire explore aussi les dégâts du conflit en interrogeant techniciens, acteurs et passants parmi lesquels il y a des pro Assad et des opposants, les uns et les autres en proie à la peur et au délire. On décèle dans leurs propos à la fois l'impact immédiat du conflit mais aussi le délabrement inté-

rieur occasionné par des décennies de dictature. Cette exploration apparaît comme une excroissance cauchemardesque du tournage lui-même et nous fait sortir du cadre du making off.

Si les images sont plus stables dans la deuxième partie du film consacrée au tournage, elles portent physiquement la trace de la tourmente comme le montrent les panoramiques à 360° marqués parfois par une accélération irrégulière du mouvement de la caméra. Cette irrégularité de même que ce côté peu travaillé de l'image se situent aux antipodes des principes esthétiques du

cinéma auquel Ziad Kalthoum a voulu rendre hommage, le cinéma de Malas étant à la fois fondé sur un récit et un texte littérairement travaillés et une esthétisation élaborée de l'image qui a tendance à tourner le dos à ce qu'il y a d'informe et d'insaisissable dans la réalité. De même qu'il peut y avoir chez Malas et certains de ses compagnons une fétichisation des débuts du cinéma en Syrie. On voit ainsi toute la différence entre la vision de Malas et les images tournées par Ziad Kalthoum dans un cinéma abandonné dans la première partie du film, un cinéma où on lit des slogans de propagande et dont la cabine de projection avec ses bobines entassées est une des représentations du chaos qui affecte la mémoire nationale.

The immortal sergeant est à la fois un témoignage au cœur du chaos mais il renvoie aussi à deux modes d'appréhension de la réalité et à deux visions du cinéma portées par deux générations de cinéastes syriens.

Samedi 12, Maison de la Région, 17h

Dimanche 13, MuCEM, 11h

***The immortal sergeant* est à la fois un témoignage au cœur du chaos mais il renvoie aussi à deux modes d'appréhension de la réalité et à deux visions du cinéma portées par deux générations de cinéastes syriens.**

PROGRAMME DU JOUR

Villa Méditerranée

11h	<i>Rags and tatters</i> , de A. Abdalla, Egypte, 1h27, 2013
14h	<i>Une échelle pour Damas</i> , de M. Malas, Syrie, 1h35, 2013
17h	<i>Un homme qui crie</i> , de M-S Haroun, Tchad, 1h40, 2010
20h	<i>Révolution Zendj</i> , de T. Teguaia, Algérie, 2h15, 2013

MuCEM

10h	Matinale : Les lieux alternatifs de diffusion du cinéma. Intervenant : Emmanuel Vigne
11h	<i>Chantier A</i> , de T. Sami, L. Dèche, K. Loualiche, Algérie, 1h40, 2013
14h	CM 3 : <i>Hystoria</i> , de Y. Jaber - <i>Une journée en 59</i> , de N. Tabet - <i>Les jours d'avant</i> , de K. Moussaoui
17h	<i>L'armée du salut</i> , de A. Taïa, Maroc, 1h22, 2013
20h	<i>www.what a wonderful world</i> , de F. Bensaidi, Maroc, 1h30, 2006

Maison de la Région

9H 30	<i>Un homme qui crie</i> , de M-S Haroun, Tchad, 1h40, 2010
10h	
11h	
14h	<i>Grigris</i> , de M-S Haroun, Tchad, 1h41, 2013
17h	<i>The immortal sergeant</i> , de Z. Kalthoum, Syrie, 1h12, 2013
20h	L. Joulé propose : <i>Light horizon</i> , CM de R. Maddah & <i>Under construction</i> , CM de Z. Liu / <i>A walk in the gray sun</i> , CM de M. Lotfy & <i>Attente</i> , CM de P. Tao

Quotidien des 2èmes Rencontres internationales des cinémas arabes

organisées par Aflam en partenariat avec le MuCEM et la Villa Méditerranée, Marseille 8-13 avril 2014
 Aflam, BP 30042, 13191 Marseille cedex 20 - France Tél : 04 91 47 73 94
 rencontres@aflam.fr www.aflam.fr www.lesrencontresdaflam.fr
 Coordination : Hajer Bouden